

La peur, là-haut

– Si nous cessions de nous cacher, nous aurions la conscience tranquille, a-t-il conclu, hier, me quittant dépité. J'ai le droit d'avoir envie d'aller au cinéma avec vous. J'ai le droit d'avoir envie de me promener avec vous. On n'est pas des bourgeois de merde, merde. Et quand bien même je vous sauterais, où est le problème ? Le mensonge est moche. Les autres sont responsables. Pas nous.

C'est la rébellion mécanique. La révolte automatique. Le mec a son âge, et vit avec une femme qui ne le reconnaît bientôt plus, parce qu'il est hanté par une fille. En quelques jours, elle habite avec eux. Lui rit tout seul, il ne se rase plus, il fait la gueule. Sa femme constate qu'il est chiant. Il devient méchant avec elle. Il y a droit. On sait que non.

Je pense à toi avec l'estomac, voudrais-je lui dire de mon côté, l'appelant, si possible sans attendre. Mais nos possibilités sont limitées. Rien que pour entrer dans son bureau, il me faut trouver une excuse.

– Le jet d'encre ne jette plus, monsieur.

Il rit. Mais pas les autres. Ils m'ont une fois fait remarquer que monsieur ne doit pas être dérangé.

Ils ne savent pas qu'on court dehors comme des enfants. Ils ne se doutent pas que l'amour nous a pris d'un coup, à cause d'un bref voyage d'affaires et d'un long compte-rendu.

– Il y a quelque chose en vous qui m'obscurc, qui me pourpre, me dit-il.

J'essaye d'être à la hauteur dans mes réponses. Folle contente qu'il me fréquente, je l'imité :

– Ne me gravez pas, je suis mouvante.

Quelquefois, ma chef me cherche.

– Elle est dans le bureau du patron, lui dit-on.

Nous deux, on a fermé la porte. Ma chef voudrait me houspiller mais quand elle le regarde, lui, elle sait que je ne l'ai pas dérangé. Alors elle se tait. Il la félicite pour mes comptes-rendus.

Toutes les trois heures, on file discrètement. On marche voûtés, on s'en veut, on prend un café, on se calme. Autour de nous, déjà, les regards ont changé. Gisèle a l'air d'une tombe mais je pense qu'elle a parlé. À lui, je ne veux rien dire, j'ai peur qu'il me laisse tomber, s'il savait que tout le monde est au courant. Pendant le voyage, on a lutté. Et le dernier soir, je me suis lancée sans aucune peur de me faire virer.

– Elle est bizarre, cette ombre, non ?

– Quelle ombre ? a-t-il d'abord répondu.

– Je vous pardonne, ai-je murmuré, je vous ferai un compte-rendu.

Nous avons pris l'avion, assis l'un derrière l'autre, aux places attribuées. Je sentais qu'il lisait sur mon dos. Je mettais mes côtes en violoncelle, je pensais émouvoir sa lecture. Je n'osais pas me lever, ni rôder dans l'allée. Ma chef, à ses côtés, évoquait le voyage, le futur, l'avenir.

– Et si on grossissait ? lui a-t-elle demandé.

Mais j'entendais très mal, ou alors j'inventais.

À côté de moi, Gisèle dormait devant le film. Quand sa tête m'a roulé sur l'épaule, j'ai tremblé. Ses cheveux sentaient la frite, elle avait mis du parfum au cas où son mec l'attendrait à l'arrivée, et elle sentait mauvais. Quand ma chef s'est levée pour marcher dans l'allée, il a glissé la main vers moi et sous mon pull. Elle s'est posée sur mon ventre. Je l'ai durci pour faire un mur. Un siège dans le dos, un mur dans le ventre. Ma chef a marché quelque temps pour agiter son sang. Avant de monter dans l'avion, elle nous avait donné un cours sur les chaussettes de contention. Et puis elle est revenue s'asseoir.

La main est ressortie. Ma chef était là, vaillante et réveillée, avec dans l'idée de ne pas piquer du nez. Prête à passer six heures de vol les yeux bien droits, le rouge à lèvres parfait, rien qui se relâche. Et nous, la bave au cœur, avec l'envie qu'elle dorme pour nous retrouver aux chiottes, nous envoyer en l'air, et leur dire merde à tous. Et si c'était nul ?

Je contemplais ma question préférée et je la trouvais belle ; elle volait dans le ciel avec moi, elle m'apaisait. Mieux valait rester assis là, séparés

des yeux, du toucher, ne pas penser à s'approcher, inventer les mains sur le ventre.

À l'aéroport, nous nous sommes séparés, espérant que le monde disparaisse d'un coup sec et nous laisse. Mais non, nous nous sommes rassemblés par paires et proximité de domicile. Il est monté dans un taxi sans se retourner. Il m'a envoyé un message que Gisèle a vu, lu, dans notre taxi commun, mais elle a aussitôt refermé les yeux, appuyé la tête contre la vitre.

Hier, nous avons rompu, avant de nous apercevoir de la difficulté d'interrompre quelque chose qui n'a pas exactement commencé. Mais monter dans une chambre serait très compliqué. Nous fusionnons sans corps, lui ai-je dit, sûre de moi. Il a momentanément approuvé. Il est patient et impatient. À un moment, je vais payer le respect. J'ai peur qu'il m'en veuille d'exister.

Je pense à toi avec les hanches, voudrais-je lui écrire, maintenant, si possible en plein soir, mais il rentre chez lui, je ne dois pas l'allumer, et j'attends le matin dans ma tête. Si je l'ai provoqué en dormant, je ne l'ai pas fait exprès. J'ai peur du regard de ma chef si sa femme savait. J'ai peur de tous les chefs du monde qui me catalogueraient salope. Je débute dans la vie active, je voudrais qu'on comprenne que c'est une question de pas de bol, l'amour pour le premier patron.

Je me sens libre et plus forte que lui. Seule chez moi, je veux rester ainsi. Si on faisait l'amour, je serais jalouse. Il vaut mieux qu'il la touche, elle,

et continue de m'aimer, moi. Si ma mère sait que je suis ça, elle me traitera de chaud lapin, elle me l'a déjà dit une fois, mais l'homme n'était pas le mari d'une de ses amies. Là, elle me donnerait du bromure, elle trouverait le moyen de m'éteindre. On ne couche pas forcément partout ! Au bureau, il y a une règle : jamais ! Qu'est-ce que je vais dire à sa pauvre femme ? As-tu pensé à moi au moins ?

Je vais faire du mal à ma mère si je couche avec mon patron, alors je dois rester platonique.

Je pense à elles pendant qu'on ne baise pas. Ma mère, sa femme, qui se promènent. Prennent-elles le thé en parlant de moi ? Je pense à la chambre qui nous attend, et dans laquelle on ne monte pas, parce qu'on reste coincés devant, assis sur le banc, impuissants, sauf à reporter nos embrassades, à guetter le passant qui va nous trahir.

Il s'assoit au milieu du banc, je ne peux plus le fuir. Je me retrouve forcément collée, alors je regarde de l'autre côté. Avec les mots, je peux lui dire, je peux même lui faire imaginer ce qu'on va se faire, comme ce sera mal, comme on ne s'en remettra jamais. Mais le reste est encore pire. J'ai peur. De qui n'as-tu pas peur ? me demande l'hôtel où on ne monte pas. J'ai peur d'entendre des voix. Mais je n'ai pas peur de lui, parce qu'il ne me touche pas. Si on ne couche pas ensemble, nos balades vont finir par ressembler à celles que je fais avec mon père. Il y a des limites. J'aime mieux trahir sa femme que mon père, quand même.